

ÉPREUVES ANTICIPÉES DE FRANÇAIS
Série Générale
Session 2023
Récapitulatif des lectures et œuvres étudiées

Œuvre retenue pour la deuxième partie de l'épreuve orale :

Pour chaque extrait, indiquer la délimitation précise de l'extrait. Joindre l'ensemble des textes au récapitulatif

OBJET D'ÉTUDE N° 1 : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Baudelaire, <i>Les Fleurs du mal</i>, 1861.	
Explication n° 1	« L'ennemi », « Spleen et Idéal », X
Explication n° 2	« Une charogne », « Spleen et Idéal », XXIX
Explication n° 3	« A une mendiante rousse », « Tableaux parisiens », LXXXVIII.
Parcours associé : Alchimie poétique : la boue et l'or.	
Explication n° 4	Victor Hugo, <i>Les Contemplations</i> , livre III, « J'aime l'araignée et j'aime l'ortie », 1856
Explication n° 5	Tristan Corbière, <i>Les Amours jaunes</i> , « Le crapaud », 1873
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : René Char, <i>Feuillets d'Hypnos</i>, 1946.	

OBJET D'ÉTUDE N° 2 : La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Olympe de Gouges, <i>Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne</i>, 1791.	
Explication n° 1	« Préambule » (de « Les mères, les filles, les sœurs » à « les droits suivants de la femme et de la citoyenne »)
Explication n° 2	« Postambule » (de « Femme, réveille-toi » à « qu'à le vouloir »)
Explication n° 3	« Postambule » (de « Il était bien nécessaire que je dise » à « chaque jour plus effroyable ! »)
Parcours associé : Ecrire et combattre pour l'égalité.	
Explication n° 4	Voltaire, <i>Candide</i> , « Le nègre de Surinam », 1759

Explication n° 5	Beaumarchais, <i>Le mariage de Figaro</i> , acte V, scène 3, 1778
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Etienne de La Boétie, <i>Discours de la servitude volontaire</i>, 1576.	

OBJET D'ÉTUDE N° 3 : Le roman et le récit du Moyen Age au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Abbé Prévostn <i>Manon Lescaut</i> , 1731	
Explication N°1	« La rencontre entre Des Grieux et Manon Lescaux » de « J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens » à « et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens ».
Explication N°2	« L'évasion de Saint Lazare » de « j'aperçus les clés qui étaient sur sa table » à « pour moi, je m'y emploierai jusqu'à ma vie ».
Explication N°3	« La mort de Manon » de « N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments » à « j'attendis la mort avec impatience ».
Parcours associé : Personnages en marge, plaisirs du romanesque	
Explication N°4	Alexandre Dumas, <i>Le comte de Monte Cristo</i> , 1844, « L'évasion d'Edmond Dantès », de « Dantès étourdi, presque suffoqué » à « le falot avait disparu ».
Explication N°5	Choderlos de Laclos, <i>Les Liaisons Dangereuses</i> , 1782, extrait de la lettre 81, de « mais moi qu'ai-je de commun » » à « mais qui, en tout, m'a rarement trompée ».
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Alexandre Dumas fils, <i>La dame aux camélias</i>, 1848	

OBJET D'ÉTUDE N° 4 : le théâtre du XVIIe au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Molière, <i>Le Malade imaginaire</i> , 1673.	
Explication n° 1	Acte II, scène 5 (de « Hélas ! belle Philis » à « Les sottises ne divertissent point »)
Explication n° 2	Acte III, scène 3 (de « Mais il faut demeurer d'accord » à « le ridicule de la médecine »)
Explication n° 3	Acte III, scène 14 (de « Mais, mon frère » à « Oui, puisque mon oncle nous conduit »)
Parcours associé : Spectacle et comédie	
Explication n° 4	Beaumarchais, <i>Le barbier de Séville</i> , Acte II, scène 13, 1775.
Explication n° 5	Corneille, <i>L'illusion comique</i> , Acte V, scène 5, 1635
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Olivier Py, <i>Illusions comiques</i>, 2006.	

OBJET D'ÉTUDE N° 1 : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Texte 1

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

– Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », « Une charogne », X.

Texte 2

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique¹,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique²
Son ventre plein d'exhalaisons³.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride⁴,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide

¹Lubrique : qui manifeste un penchant excessif pour les plaisirs sexuels

²Cynique : qui se plaît à ignorer délibérément la morale, les convenances. Sans scrupules.

³Exhalaisons : vapeurs, odeurs répandues par certains corps.

⁴Putride : qui a le caractère de la putréfaction, de la décomposition

Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague
Ou s'élançait en pétillant
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van¹.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche² lente à venir
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un oeil fâché,
Epiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

- Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », XXIX.

Texte 3

Blanche fille aux cheveux roux,
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté,

Pour moi, poète³ chétif⁴,
Ton jeune corps maladif,
Plein de taches de rousseur,
A sa douceur.

Tu portes plus galamment
Qu'une reine de roman

¹Van : panier large et plat permettant de trier et de nettoyer les grains de blé

²Ebauche : première forme d'une œuvre d'art, d'un ouvrage, qui contient déjà en germe les caractéristiques de la production finale

³Ancienne orthographe de poète

⁴Faible, fragile

Ses cothurnes¹ de velours
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon² trop court,
Qu'un superbe habit de cour
Traîne à plis bruyants et longs
Sur tes talons ;

En place de bas troués,
Que pour les yeux des roués³
Sur ta jambe un poignard d'or
Reluise encor ;

Que des nœuds mal attachés
Dévoilent pour nos péchés
Tes deux beaux seins, radieux
Comme des yeux ;

Que pour te déshabiller
Tes bras se fassent prier
Et chassent à coups mutins⁴
Les doigts lutins⁵,

Perles de la plus belle eau,
Sonnets de maître Belleau
Par tes galants mis aux fers⁶
Sans cesse offerts,

Valetaille⁷ de rimeurs
Te dédiant leurs primeurs⁸
Et contemplant ton soulier
Sous l'escalier,

Maint page épris du hasard,
Maint seigneur et maint Ronsard
Épieraient pour le déduit⁹
Ton frais réduit¹⁰ !

Tu compterais dans tes lits
Plus de baisers que de lys
Et rangerais sous tes lois
Plus d'un Valois !

— Cependant tu vas gueusant¹¹
Quelque vieux débris gisant
Au seuil de quelque Véfour
De carrefour ;

Tu vas lorgnant en dessous
Des bijoux de vingt-neuf sous
Dont je ne puis, oh ! pardon !
Te faire don.

¹ Chaussures de cuir à l'époque de l'antiquité grecque ou romaine qui montait jusqu'à la cheville

² Lambeau d'étoffe

³ Personnes débauchées et sans scrupule

⁴ Malicieux, espiègles

⁵ vifs

⁶ enchainés

⁷ Valets d'une maison

⁸ Poèmes nouvellement écrits

⁹ divertissement

¹⁰ logement

¹¹ mendiant

Va donc, sans autre ornement,
Parfum, perles, diamant,
Que ta maigre nudité,
Ô ma beauté !

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Tableaux parisiens », LXXXVIII.

Texte 4

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait ;
Et que rien n'exauce et que tout châtie¹
Leur morne² souhait ;

Parce qu'elles sont maudites, chétives³,
Noirs êtres rampants ;
Parce qu'elles sont les tristes captives
De leur guet-apens⁴ ;

Parce qu'elles sont prises dans leur œuvre ;
Ô sort ! fatals nœuds !
Parce que l'ortie est une couleuvre,
L'araignée un gueux⁵;

Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes⁶,
Parce qu'on les fuit,
Parce qu'elles sont toutes deux victimes
De la sombre nuit...

Passants, faites grâce à la plante obscure,
Au pauvre animal.
Plaignez la laideur, plaignez la piqûre,
Oh ! plaignez le mal !

Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;
Tout veut un baiser.
Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on oublie
De les écraser,

Pour peu qu'on leur jette un œil moins superbe,
Tout bas, loin du jour,
La vilaine bête et la mauvaise herbe
Murmurent : Amour !

Victor Hugo, *Les Contemplations*, 1856

Texte 5

Un chant dans une nuit sans air...
– La lune plaque en métal clair

¹ Punir sévèrement

² Triste

³ Qui n'est pas robuste.

⁴ Embuscade, piège

⁵ Personne qui vit dans la misère

⁶ Gouffre, précipice d'une profondeur insondable

Les découpures du vert sombre.

... Un chant ; comme un écho, tout vif
Enterré, là, sous le massif...
– Ça se tait : Viens, c'est là, dans l'ombre...

– Un crapaud ! – Pourquoi cette peur,
Près de moi, ton soldat fidèle !
Vois-le, poète tondu, sans aile,
Rossignol de la boue... – Horreur ! –

... Il chante. – Horreur !! – Horreur pourquoi ?
Vois-tu pas son œil de lumière...
Non : il s'en va, froid, sous sa pierre.

.....
Bonsoir – ce crapaud-là c'est moi.

Ce soir, 20 Juillet.

Tristan Corbières, *Les Amours jaunes*, 1873

OBJET D'ÉTUDE N° 2 : La littérature d'idée du XVIe au XVIIIe siècle

Texte 1

Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la nation, demandent d'être constituées en assemblée nationale. Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, les droits naturels inaliénables¹ et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes, et ceux du pouvoir des hommes pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés, afin que les réclamations des citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution, des bonnes mœurs, et au bonheur de tous. En conséquence, le sexe supérieur en beauté comme en courage, dans les souffrances maternelles, reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les Droits suivants de la Femme et de la Citoyenne.

Olympe de Gouges, *Déclaration de la femme et de la citoyenne*, 1791

Texte 2

Femme, réveille-toi ; le tocsin² de la raison se fait entendre dans tout l'univers ; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié ses forces, a eu besoin de recourir aux chaînes pour briser ses fers³. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne. O femmes ! Femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la révolution ? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Dans les siècles de corruption vous n'avez régné que sur la faiblesse des hommes. Votre empire est détruit ; que vous reste-t-il donc ? La conviction des injustices de l'homme ; la réclamation de votre patrimoine⁴, fondée sur les sages décrets⁵ de la nature. Qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise ? Le bon mot du législateur des noces de Cana ? Craignez-vous que nos Législateurs français, correcteurs de cette morale longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est plus de saison, ne vous répètent : « Femmes, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? — Tout », auriez-vous à répondre. S'ils s'obstinaient, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence⁶ en contradiction avec leurs principes, opposez courageusement la force de la raison aux vaines⁷ prétentions de supériorité ; réunissez-vous sous les étendards⁸ de la philosophie ; déployez toute l'énergie de votre caractère, et vous verrez bientôt ces orgueilleux, non serviles adorateurs rampant à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être suprême. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir.

Olympe de Gouges, *Déclaration de la femme et de la citoyenne*, 1791

Texte 3

Il était bien nécessaire que je dise quelques mots sur les troubles que cause, dit-on, le décret en faveur des hommes de couleur, dans nos îles. C'est là où la nature frémit d'horreur ; c'est là où la raison et l'humanité, n'ont pas encore touché les âmes endurcies ; c'est là surtout où la division et la discorde⁹

¹ Qui ne peuvent être vendus, achetés ou confisqués

² Bruit de la cloche

³ Chaînes

⁴ Bien qu'on obtient en héritage

⁵ Acte réglementaire

⁶ Manque de logique

⁷ Inutiles

⁸ Drapeaux

⁹ Désaccord

agitent leurs habitants. Il n'est pas difficile de deviner les instigateurs¹ de ces fermentations² incendiaires : il y en a dans le sein même de l'Assemblée Nationale : ils allument en Europe le feu qui doit embraser l'Amérique. Les Colons prétendent régner en despotes³ sur des hommes dont ils sont les pères et les frères ; et méconnaissant les droits de la nature, ils en poursuivent la source jusque dans la plus petite teinte de leur sang. Ces colons inhumains disent : notre sang circule dans leurs veines, mais nous le répandrons tout, s'il le faut, pour assouvir notre cupidité⁴, ou notre aveugle ambition. C'est dans ces lieux les plus près de la nature, que le père méconnaît le fils ; sourd aux cris du sang, il en étouffe tous les charmes ; que peut-on espérer de la résistance qu'on lui oppose ? La contraindre avec violence, c'est la rendre terrible, la laisser encore dans les fers⁵, c'est acheminer toutes les calamités vers l'Amérique. Une main divine semble répandre par tout l'apanage⁶ de l'homme, *la liberté* ; la loi seule a le droit de réprimer cette liberté, si elle dégénère en licence ; mais elle doit être égale pour tous, c'est elle surtout qui doit renfermer l'Assemblée Nationale dans son décret, dicté par la prudence et par la justice. Puisse-t-elle agir de même pour l'état de la France, et se rendre aussi attentive sur les nouveaux abus, comme elle l'a été sur les anciens qui deviennent chaque jour plus effroyables !

Olympe de Gouges, *Déclaration de la femme et de la citoyenne*, 1791

Texte 4

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? -- J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant⁷, répondit le nègre. -- Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? -- Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus⁸ patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : " Mon cher enfant, bénis nos fétiches⁹, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. " Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains¹⁰. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, 1759.

Texte 5

FIGARO, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.

Ô femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole ; au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide¹¹ ! et moi, comme un benêt... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? vous vous êtes

¹ Ceux qui sont à l'origine

² Agitations

³ Chef d'Etat qui règne de façon absolue et arbitraire.

⁴ Amour immodéré de l'argent et des richesses

⁵ Emprisonnée

⁶ Le privilège

⁷ Qui fait du commerce

⁸ Ancienne monnaie

⁹ Objet auquel sont attribuées des propriétés surnaturelles ou divines

¹⁰ Cousin au premier degré (fils du frère ou de la sœur ou père ou de la mère)

¹¹ Qui agit sournoisement, traîtreusement

donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu¹, perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter² !... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! (Il s'assied sur un banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! Fils de je ne sais pas qui ; volé par des bandits ; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie ; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou !

Beaumarchais, *Le mariage de Figaro*, Acte V, scène 3 (extrait), 1778.

¹ Juron exprimant la colère et l'indignation

² Combattre

OBJET D'ÉTUDE N° 3 : Le roman et le récit du moyen âge au XXI^e siècle

Texte 1

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! J'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche¹ d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage² des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport³. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument⁴ qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein⁵ comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens.

Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731

Texte 2

J'aperçus les clefs qui étaient sur sa table. Je les pris et je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourrait. Il fut obligé de s'y résoudre. À mesure que nous avançons et qu'il ouvrait une porte, il me répétait avec un soupir :

– Ah ! mon fils, ah ! qui l'aurait cru ?

– Point de bruit, mon père, répétais-je de mon côté à tout moment.

Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière, qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre, et j'étais derrière le père, avec ma chandelle dans une main et mon pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'empressait d'ouvrir, un domestique, qui couchait dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met la tête à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna, avec beaucoup d'imprudence, de venir à son secours. C'était un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer⁶. Je ne le marchandai⁷ point ; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine.

– Voilà de quoi vous êtes cause, mon père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte.

¹ Grande voiture tirée par des chevaux servant au transport des voyageurs.

² Bagages.

³ Sentiment d'une intensité extrême.

⁴ Naïvement

⁵ Intention, projet.

⁶ Hésiter

⁷ Ne l'épargnai point.

Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement et je trouvai, à quatre pas, Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse. Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avait pas entendu tirer un pistolet.

– C'est votre faute, lui dis-je ; pourquoi me l'apportiez-vous chargé ?

Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare¹ pour longtemps. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur² où je me remis un peu de la mauvaise chère que j'avais faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrais mortellement sans Manon.

– Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le secours de votre adresse³ ; pour moi, j'y emploierai jusqu'à ma vie.

Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731

Texte 3

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis ; je reçus d'elle des marques d'amour, au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute, assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais. C'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser ; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

. Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731

Texte 4

Dantès étourdi, presque suffoqué⁴, eut cependant la présence d'esprit de retenir son haleine, et, comme sa main droite, ainsi que nous l'avons dit, préparé qu'il était à toutes les chances, tenait son couteau tout ouvert, il éventra rapidement le sac, sortit le bras, puis la tête ; mais alors, malgré ses

¹ Prison qui accueillait les jeunes gens de bonne famille.

² Restaurateur

³ Ruse

⁴ Etouffé par l'eau. Les corps des prisonniers sont en effet jetés à la mer, un boulet au pied.

mouvements pour soulever le boulet, il continua de se sentir entraîné ; alors il se cambra, cherchant la corde qui liait ses jambes, et, par un effort suprême, il la trancha précisément au moment où il suffoquait ; alors, donnant un vigoureux coup de pied, il remonta libre à la surface de la mer, tandis que le boulet entraînait dans ses profondeurs inconnues le tissu grossier qui avait failli devenir son linceul¹.

Dantès ne prit que le temps de respirer, et replongea une seconde fois ; car la première précaution qu'il devait prendre était d'éviter les regards.

Lorsqu'il reparut pour la seconde fois, il était déjà à cinquante pas au moins du lieu de sa chute ; il vit au-dessus de sa tête un ciel noir et tempétueux, à la surface duquel le vent balayait quelques nuages rapides, découvrant parfois un petit coin d'azur rehaussé d'une étoile ; devant lui s'étendait la plaine sombre et mugissante, dont les vagues commençaient à bouillonner comme à l'approche d'une tempête, tandis que derrière lui, plus noir que la mer, plus noir que le ciel, montait, comme un fantôme menaçant, le géant de granit, dont la pointe sombre semblait un bras étendu pour ressaisir sa proie ; sur la roche la plus haute était un falot² éclairant deux ombres.

Il lui sembla que ces deux ombres se penchaient sur la mer avec inquiétude ; en effet, ces étranges fossoyeurs³ devaient avoir entendu le cri qu'il avait jeté en traversant l'espace. Dantès plongea donc de nouveau, et fit un trajet assez long entre deux eaux ; cette manœuvre lui était jadis familière, et attirait d'ordinaire autour de lui, dans l'anse du Pharo⁴, de nombreux admirateurs, lesquels l'avaient proclamé bien souvent le plus habile nageur de Marseille.

Lorsqu'il revint à la surface de la mer le falot avait disparu.

Alexandre Dumas, *Le comte de Monte Cristo*, I, 21, 1844.

Texte 5

Ce roman épistolaire met en scène deux libertins complices, passés maîtres dans l'art de la conquête amoureuse. Dans cet extrait, la Marquise de Merteuil, une manipulatrice cachée derrière une réputation de femme vertueuse, évoque la condition féminine et porte un regard sévère sur la société.

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? Je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler ; forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré : j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie, cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné. [...]

¹ Drap dans lequel on enveloppe un mort.

² Grosse lanterne.

³ Ceux qui creusent les fosses dans les cimetières ; ici, les hommes qui ont jeté Dantès à la mer pour en faire son tombeau.

⁴ Petite calanque à l'entrée de Marseille.

Ce travail sur moi-même avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup d'oeil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

Choderlos de Laclos, extrait de la lettre 81, *Les Liaisons Dangereuses*, 1782.

OBJET D'ÉTUDE N° 4 : le théâtre du XVIIe au XXIe siècle

Texte 1

CLÉANTE

Hélas ! belle Philis,
Se pourrait-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur ?

ANGÉLIQUE

Je ne m'en défends point dans cette peine extrême :
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

Ô parole pleine d'appas¹ !
Ai-je bien entendu, hélas !
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

De grâce, encor, Philis.

ANGÉLIQUE

Je vous aime.

CLÉANTE

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport² :
Un rival, un rival...

ANGÉLIQUE

Ah ! je le hais plus que la mort ;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice³.

CLÉANTE

Mais un père à ses vœux vous veut assujettir⁴.

ANGÉLIQUE

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir ;

¹ Charmes

² Emotion vive

³ Torture

⁴ Placer sous domination

Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

ARGAN

Et que dit le père à tout cela ?

CLÉANTE

Il ne dit rien.

ARGAN

Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire.

CLÉANTE

Ah ! mon amour...

ARGAN

Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente, de parler de la sorte devant son père. Montrez-moi ce papier. Ha, ha. Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite ?

CLÉANTE

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?

ARGAN

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE

J'ai cru vous divertir.

ARGAN

Les sottises ne divertissent point. [...]

Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte II, scène 5, 1673.

Texte 2

ARGAN

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE

Mon Dieu ! mon frère, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître¹ ; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoquer la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années : il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

¹ Entretenir son esprit de quelque chose, se satisfaire

BÉRALDE

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler : les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire : les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN

Hoy ! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eut ici quelqu'un de ces Messieurs pour rembarer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre quelque une des comédies de Molière.

ARGAN

C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉRALDE

Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte III, scène 3, 1673.

Texte 3

BÉRALDE

Mais, mon frère, il me vient une pensée : faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN

Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi : est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BÉRALDE

Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN

Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE

En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN

Quoi ? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

BÉRALDE

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias¹ devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE

¹ Discours inintelligible (charabia)

Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLÉANTE

En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

ARGAN

Comment tout à l'heure ?

BÉRALDE

Oui, et dans votre maison.

ARGAN

Dans ma maison ?

BÉRALDE

Oui. Je connais une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN

Mais moi, que dire, que répondre ?

BÉRALDE

On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent¹, je vais les envoyer querir.

ARGAN

Allons, voyons cela.

CLÉANTE

Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies... ?

TOINETTE

Quel est donc votre dessein ?

BÉRALDE

De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE

Mais mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE

Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies². Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE, à Angélique

Y consentez-vous ?

ANGÉLIQUE

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

¹ Correct

² Désir bizarre

Texte 4

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh ! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement¹.

BARTHOLO, au comte qui serre la lettre.

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche !

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats !

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement ?

(AIR : *Ici sont venus en personne.*)

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vairons², le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin³,
La taille lourde et déjetée⁴,
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un Maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,
La jambe pote⁵ et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe,
Tous les appétits destructeurs ;
Enfin la perle des docteurs.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Êtes-vous ici pour m'insulter ? Délogez⁶ à l'instant.

LE COMTE.

¹ Description

² Se dit des yeux qui ont des couleurs différentes

³ Membre d'une tribu indienne d'Amérique du Nord

⁴ Déformé par déviation

⁵ Grosse et enflée

⁶ Sortez

Déloger ! Ah ! fi ! que c'est mal parler ! Savez-vous lire, docteur... Barbe à l'eau ?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh ! que cela ne vous fasse pas de peine ; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela ?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment ? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal !...

LE COMTE.

(AIR : *Vive le Vin.*)

(*Sans chanter.*)

Non, docteur, je ne prétends pas

Que notre art obtienne le pas

Sur Hippocrate¹ et sa brigade.

(*En chantant.*)

Votre savoir, mon camarade,

Est d'un succès plus général ;

Car s'il n'emporte point le mal,

Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là ?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipulateur² ignorant, de ravalier ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts !

LE COMTE.

Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

¹ Médecin grec généralement considéré comme le « père de la médecine »

² Celui qui manipule (le corps des chevaux)

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues¹.

BARTHOLO.

On voit bien, malappris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux ? Ah ! docteur, pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler ; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne ?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes², l'Amour !

BARTHOLO.

Enfin que voulez-vous ? que demandez-vous ?

LE COMTE, feignant une grande colère.

Eh bien donc ! il s'enflamme ! Ce que je veux ? est-ce que vous ne le voyez pas ?

Beaumarchais, *Le barbier de Séville*, Acte II, scène 13, 1775.

Texte 5

PRIDAMANT

[...] N'attendez pas de moi des plaintes davantage :

La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage ;

La mienne court après son déplorable sort.

Adieu ; je vais mourir, puisque mon fils est mort.

ALCANDRE

D'un juste désespoir l'effort est légitime,

Et de le détourner je croirais faire un crime.

Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain ;

Mais épargnez du moins ce coup à votre main ;

¹ Erreur grossière due à l'ignorance.

² Trait d'esprit mordant

Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,
Et pour les redoubler voyez ses funérailles.

PRIDAMANT

Que vois-je ? Chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent¹.

PRIDAMANT

Je vois Clindor ! Ah dieux ! Quelle étrange surprise !

Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !

Quel charme en un moment étouffe leurs discords²,

Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,

Leur poème récité, partagent leur pratique :

L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;

Mais la scène préside à leur inimitié³.

Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles,

Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,

Le traître et le trahi, le mort et le vivant,

Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,

D'un père et d'un prévôt⁴ éviter la poursuite ;

Mais tombant dans les mains de la nécessité,

Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT

Mon fils comédien !

ALCANDRE

¹ Qui ne fait pas les choses avec soin

² Désaccords

³ Sentiment d'hostilité envers quelqu'un

⁴ Officier de justice

D'un art si difficile
Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile ;
Et depuis sa prison, ce que vous avez vu,
Son adultère amour, son trépas¹ imprévu,
N'est que la triste fin d'une pièce tragique
Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,
Par où ses compagnons en ce noble métier
Ravissent à Paris un peuple tout entier.
Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,
Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,
Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer
Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

PRIDAMANT

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'était que feinte ;
Mais je trouve partout mêmes sujets de plainte. [...]

Corneille, *L'illusion comique*, acte V, scène 5 (extrait), 1635.

¹ Mort